



**HAL**  
open science

## **Introduction.**

Sophie A. de Beaune

► **To cite this version:**

Sophie A. de Beaune. Introduction.. Sophie A. de Beaune et Henri-Paul Francfort. L'Archéologie à découvert., CNRS Éditions, pp.221-223, 2012. halshs-00730332

**HAL Id: halshs-00730332**

**<https://shs.hal.science/halshs-00730332>**

Submitted on 10 Sep 2012

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

# Introduction

Sophie A. de Beaune

L'archéologie est capable aujourd'hui d'appréhender le passé à différentes échelles chronologiques, depuis la très longue durée, de l'ordre du millier, voire du million d'années, jusqu'à une échelle humaine, de l'ordre de l'année. Comme le faisait naguère remarquer Jean-Claude Gardin, « c'est l'observateur qui choisit la distance à laquelle certains phénomènes prennent forme [...]. S'il regarde de trop près, ou vise trop court, rien n'apparaît ; s'il est trop éloigné, ou qu'il embrasse trop large, la forme possible disparaît... » (Gardin 1989, p. 90). C'est donc en fonction des questions qu'il se pose que l'archéologue choisira la distance focale la mieux adaptée à ses besoins.

Ainsi, pour saisir l'évolution des premiers hominidés dans leur environnement, la seule échelle possible est celle des temps géologiques, qui porte sur le temps très long. C'est à la compréhension de cette très longue durée que Christophe Falguères (ce volume, p. 224) nous invite ici en nous présentant la palette des nombreuses méthodes de datation physico-chimiques aujourd'hui disponibles.

On peut aussi aborder les données archéologiques à une échelle intermédiaire – de l'ordre du siècle. C'est l'échelle la plus communément adoptée pour les périodes dites « historiques », où les données fournies par les textes, les images, la numismatique..., qui fournissent d'utiles repères temporels, viennent alors s'ajouter aux datations physico-chimiques. Les spécialistes des dernières périodes de la préhistoire

aspirent, eux aussi, à atteindre un degré de précision séculaire. Il en est a fortiori de même pour les proto-historiens, qui traitent de périodes accessibles aux historiens, encore que les uns et les autres aient parfois du mal à faire coïncider leurs informations respectives. Ainsi, il est très difficile pour un protohistorien d'attribuer les vestiges archéologiques qu'il recueille à l'un ou l'autre des peuples, souvent fort mal situés géographiquement, dont les noms apparaissent dans les sources écrites (Celts, Germains, Sarmates, Baltes, Cimmériens, Cimbres, Teutons, Scythes, Thraces...). Des groupes ou « cultures » que ses données lui permettent de circonscrire, il ne peut guère connaître que la vie matérielle, l'artisanat, l'habitat et peut-être les arts, tandis que leur organisation sociale et religieuse reste spéculative, sans parler de leur langue, laquelle échappe définitivement à ses prises.

L'échelle plus fine encore de l'ordre de l'année n'était auparavant accessible qu'aux historiens grâce aux données textuelles. André Billamboz (ce volume, p. 231) nous montre que ce temps calendaire est maintenant à la portée des archéologues. La dendrochronologie – la lecture des cernes de croissance des arbres – permet en effet de dater un objet en bois, un pieu de maison, une poutre... à l'année près, si son état de conservation est suffisant. Cette nouvelle échelle est susceptible de modifier profondément notre perception du passé en nous permettant de retracer l'évolution d'un village par exemple ou celle de la construction d'une cathédrale.

Non seulement les méthodes de datation se sont affinées, mais il existe maintenant des tentatives de modélisation qui permettent de mieux utiliser les dates disponibles. Philippe Lanos et Philippe Dufresne (ce volume, p. 238) ont ainsi mis au point un logiciel permettant le croisement des données chronologiques fournies aussi bien par les laboratoires de datation que par les fouilles et l'analyse des mobiliers. Ils peuvent ainsi tout à la fois caler les événements sur l'échelle du temps calendaire et estimer la durée des phénomènes étudiés, en prenant en compte l'ensemble des incertitudes. Bastien Lefebvre et ses collègues (ce volume, p. 249) proposent quant à eux une modélisation de l'information spatio-temporelle qu'ils ont appliquée plus spécifiquement à l'archéologie urbaine. Cette modélisation permet de mettre en évidence les dynamiques spatiales et les rythmes de transformation à différentes échelles – de la surface fouillée, du quartier ou de la ville.

Ces différents outils de datation et de modélisation, toujours plus fins et plus précis, ne sont plus simplement destinés à la mise en place d'échelles chronologiques comme cela a été le cas par le passé. Ils servent aujourd'hui à mieux comprendre la dynamique des peuplements, l'histoire de l'occupation d'une région ou d'un site, la reconstitution de la mise en place de telle ou telle cité. Ils permettent aussi de saisir l'évolution de normes sociales, comme les pratiques funéraires, et de savoir-faire techniques tels que des modes de construction ou des techniques artisanales. Ce glisse-

ment épistémologique s'est traduit, au cours des six dernières décennies, par un changement majeur dans les laboratoires de datation : de prestataires de service qu'ils étaient jusque-là, ils sont devenus des acteurs de la recherche à part entière, développant leurs propres programmes de recherche. Il en est ainsi, par exemple, de la question de la coexistence des Néandertaliens avec l'homme moderne et de leur extinction, problématiques largement traitées au sein de laboratoires de datation (cf. par ex. Mercier *et al.* 1995, Valet et Valladas 2010).

À côté des échelles millénaires, séculaires et calendaires, il ne faut pas oublier l'échelle saisonnière, accessible depuis les dernières décennies grâce aux progrès de l'archéozoologie et de la paléobotanique. À partir de certains vestiges végétaux – macrorestes, pollens... – et fauniques – dents d'herbivores, bois de cervidés, vertèbres de poissons – il est aujourd'hui possible de déterminer la saison d'occupation d'un site, ce qui est particulièrement utile pour les périodes préhistoriques où nous avons affaire à des populations nomades. Ces données saisonnières permettent de comprendre le fonctionnement et la dynamique d'un site, mais elles ne peuvent se substituer à une datation absolue. Du coup, si l'on sait à quelles saisons de l'année tel et tel site du Bassin parisien a été occupé par les Magdaléniens, il est très difficile de restituer le parcours nomadique de ces chasseurs puisqu'on ignore si les divers sites que nous connaissons étaient strictement contemporains. Cette documentation concernant les rythmes saisonniers présente aussi un intérêt pour les périodes plus récentes. Ainsi, l'étude des dents d'herbivores domestiques renseigne sur l'âge et la saison de leur abattage, ce qui permet d'entrevoir la composition, le contrôle et la gestion des troupeaux d'animaux domestiques, dès le Néolithique mais aussi aux périodes historiques, pour lesquelles ces informations techniques sont

rarement consignées dans des écrits. Or on ne gère pas un troupeau de moutons de la même manière selon que l'on veut en exploiter le lait ou la laine (cf. par ex. Horard-Herbin *et al.* 2005). En d'autres termes, ces données ouvrent la voie à des informations d'ordre socio-économique plus générales.

À une archéologie diachronique n'aspirant qu'à la recherche de la mise en place d'échelles chronologiques s'est ajoutée dans les années 1960 la quête d'une reconstitution synchronique des événements du passé. On peut dater assez précisément ce changement de paradigme car il correspond au moment où André Leroi-Gourhan assignait un véritable programme ethnographique à la préhistoire en proposant de lire les vestiges sur l'espace horizontal du champ de fouille et non plus à partir d'une stratigraphie verticale (Leroi-Gourhan 1950, Leroi-Gourhan et Brézillon 1972). Il inaugurerait ainsi une échelle chronologique d'observation du passé inédite, de l'ordre de la journée, voire de l'instant. Ainsi, à Étiolles, la dissémination au sol de déchets de débitage extraits d'un même rognon de silex a permis de reconstituer les allées et venues de tailleurs de pierre dans le campement pendant leur travail (Olive et Morgenstern 2004). À Pincevent, ce sont les os de renne dispersés mais provenant d'un même animal dont on a pu inférer le partage des quartiers de viande entre les tentes (David et Enloe 1989). Le temps et l'espace se rejoignent ici pour nous faire saisir un instant de la vie de ces Magdaléniens. Malgré la profonde ignorance dans laquelle nous sommes de leurs coutumes, de leurs croyances, de leur organisation sociale, nous pouvons affirmer avec certitude qu'à un moment précis de leur histoire, et en ce lieu que nous avons fouillé, ils se sont partagé le gibier et ceux d'entre eux qui savaient tailler la pierre se sont déplacés dans le campement d'une tente à l'autre en débitant un rognon de silex. Ces « micro-événements »

nous donnent une idée de la sociabilité de ces chasseurs en nous montrant qu'ils pratiquaient l'échange et le partage, ce qui est déjà beaucoup.

Mais ces travaux ne permettent de situer des événements les uns par rapport aux autres que s'ils se sont produits sur un seul et même site. Pour relier des événements survenus sur des sites distincts, les préhistoriens en sont le plus souvent réduits, là où les méthodes de datation physico-chimiques ne peuvent être appliquées, aux cadres chronologiques conçus dès le XIX<sup>e</sup> siècle. Basés sur la typologie des vestiges recueillis, ces cadres visaient d'abord à mettre un peu d'ordre dans une préhistoire dont on sentait qu'elle avait été longue, mais dont on ignorait à peu près tout. La chronologie s'appuyait alors sur une classification typologique de l'outillage et de la faune, faute de méthodes de datation absolue, et seul l'empilement des couches géologiques pouvait donner une idée de l'ancienneté des dépôts sédimentaires et de ce qu'ils recélaient.

Le temps s'est ainsi trouvé découpé en phases successives se caractérisant par des témoins matériels – lithique, osseux, ou métallique pour les périodes plus récentes –, ou moins matériels comme le type de sépulture ou la décoration des céramiques. Par contamination avec la géologie, le fossile a été tenu comme porteur d'une information chronologique directe et les stades fondés sur la présence de tel ou tel type de vestiges supposaient implicitement un sens du progrès. Tout naturellement, ces ensembles industriels ont été – et sont encore – considérés comme des subdivisions « culturelles », voire comme des « cultures » ayant valeur géographique et chronologique. Ce qui au départ n'était qu'une classification commode est devenu au fil du temps le reflet d'une véritable évolution qui aurait fait passer les hommes à travers une série de « cultures » successives. À l'heure où les ethnologues eux-mêmes, qui ont usé et abusé

de la notion de culture, prennent conscience que ce qu'ils désignent de ce nom n'est qu'un artefact conceptuel qu'ils plaquent sur leurs données (Bazin 2008 [2000], p. 45), il conviendrait que les archéologues fassent à leur tour preuve de plus de circonspection.

Certains chercheurs sont bien conscients que les « périodes » dégagées par l'archéologue sont d'abord une construction, certes utile à la compréhension des données, mais susceptible d'être bouleversée par l'évolution des questions qu'il se pose (Gallay 1989). Que se passerait-il si l'on tentait de fonder un découpage du temps de la préhistoire sur d'autres critères que l'évolution de l'outillage ? Qu'en serait-il par exemple d'une chronologie qui tiendrait compte de l'émergence de nouveaux gestes et de leur application ?

Il apparaîtrait par exemple que les gestes utilisés lors de la mouture sont apparus depuis au moins 30 000 ans, donc bien avant la domestication des céréales (de Beaune 2000). Quoique rares, les outils correspondant à ces gestes prouvent bien leur existence. Les gestes que les Néolithiques appliquaient au polissage et à la mouture existaient déjà depuis longtemps mais n'ont été systématisés que plus tard, lorsqu'il s'est agi de polir à grande échelle de grandes lames de hache, ou de moudre des quantités accrues de céréales. Un tel découpage « chrono-gestuel » donnerait des populations préhistoriques une vision assez différente de celle qui est la nôtre aujourd'hui. Ainsi, les Australopithèques apparaîtraient beaucoup plus proches des grands singes actuels. À l'inverse, les groupes de chasseurs du Paléolithique supérieur donneraient

l'image de peuples dynamiques, très mobiles, techniquement beaucoup plus évolués et inventifs que l'on veut bien l'admettre aujourd'hui.

On voit donc bien que, quel que soit le raffinement des techniques d'analyse dont on peut espérer disposer par le futur, les résultats qu'elles fourniront devront s'insérer dans des cadres qu'il nous reviendra de construire. Elles nous livreront au mieux des dates (et encore, avec une certaine approximation), mais non des périodes. Ces périodes – si l'on désigne par ce mot une succession de dates dont on est porté à croire que les événements qui s'y sont produits formaient une suite – il nous faudra encore les construire, à nos risques et périls. Elles dépendront forcément de l'état général de nos connaissances, et continueront à faire l'objet de débats entre les spécialistes.